

Les rubans et la croix

1

Une barque se dandine sur le lac tranquille, de petites vagues cognent sa coque solide qui glisse contre le quai de bois et les roseaux. Son havre est étroit mais agréable, la berge est douce, couverte d'herbe verte en pente légère jusqu'au seuil d'une jolie chaumière de pierres. Des bouquets de roses surgissent dans le feuillage épais et sombre des rosiers rustiques; on entend le chant d'une flûte piccolo et dans l'âtre brûle un bon feu; si la journée est belle, resplendissante même, le matin reste froid car nous sommes au printemps. Le printemps au bord du lac perd très lentement la fraîcheur de l'hiver mais l'automne résiste et garde longtemps les chaleurs de l'été. « Quand l'automne sera là, je ne serai plus là », une jeune fille le chantonne, sa sœur joue de la flûte; allongée sur le lit, elle accompagne les paroles joyeuses. Une soupe légère mijote, la mère repasse une ceinture de dentelle, ensuite il faudra faire le chemisier, « ma fille se marie avec sa chemise de lin! », et puis « pom-pom-pom! » rentre le tonton, « j'apporte le jasmin et les fleurs d'oranger », « pose-les ici » et voilà qu'il s'assoit. Oui, il prendra bien un bol de café, ça fait une tirée du château jusqu'ici... La flûte joue doucement avec un peu de précipitation, c'est la mélodie des amants qui dit: si tu me quittes alors je meurs et si tu restes, je vais mourir sur l'heure...

Un rayon de lune est la rame qui, hier au soir alors que le soleil descendait sur les eaux, conduisit la pensée de Mathilde dans le petit couloir de la maison de son fiancé Hans où ils avaient échangé le baiser de leur cœur, sur le reflet donc à la brillance d'argent et de lune, son âme agitée avait trouvé le repos. « Oh qu'il sent bon le bois et le lait! » s'était-elle exaltée avant de trouver le sommeil et le calme. Et c'est encore endormie qu'elle se prépare devant la glace biseauté, « regarde-moi ces yeux! » se plaint-elle à sa sœur qui cesse de jouer: « tu as de jolis yeux, on te l'a toujours dit », et la fiancée frotte et frotte avec ses jeunes poings. Et puis: voilà de l'eau pour ton museau; oh qu'elle est froide!... C'est le printemps qui reste frais mais que réchauffe vite le soleil du jour, regarde, il va faire très beau, c'est un beau jour... Le jour de son mariage, la jeune fille est agitée et pourtant elle est brave, avec sa robe et ses dentelles, elle ira au bras de son oncle, sérieusement comme elle allait à l'école avec son grand frère qui est mort à la guerre. « Oh, se peut-il que je pense à cela maintenant! », « Dépêche-toi, voici les rubans et la croix... »

2

Allons, on se dépêche, voici le café fumant et le pain frais, pourquoi ne manges-tu pas? Oh, viens mon petit miaou que j'embrasse ton nez... La fiancée cherche des ciseaux, le ruban de ceinture est trop long, et puis ces cheveux qui vont à la retourne! Oh mais non! Ne coupe pas cette mèche!... La barque se dandine, de petits souffles de vent lui courent sur les flancs. On l'apprête, c'est l'oncle qui y met des quenouilles de jonc et des iris jaunes. Il y faudra des pivoinies rouges et de petits œillets. Le lac frise au loin dans des reflets d'argent qui dansent et mangent de petites ombres; des perches carnassières poursuivent des ablettes qui sautent devant elles, on dirait qu'il

pleut tout autour des saules; l'oncle doucement marche sur la rive, bientôt Mathilde sera mariée, ce qu'il fallait faire est arrivé... Le lac repose dans le calme de ses eaux silencieuses au pied des grands arbres, des prairies et des rives sableuses et puis il s'étend, loin d'eux, il brille d'or, de cuivre et d'étain...

On remue des ustensiles de métal dans la resserre aux fromages car il faudra mener du gros lait aux veaux et puis ne pas oublier du grain aux poules, du son au cochon et que sais-je encore? Emporterons-nous des pommes? La mère doit aller se changer, tomber le tablier et peigner ses cheveux; la jupe est repassée et le petit caraco sur le dossier, « pousse-toi, tu vas le froisser! », la sœur alors joue en riant un air joyeux de flûte « je t'ai rencontré dans le pré... » et la mère: « t'as pas honte! » la gronde gentiment. Le soleil monte dans le ciel, des poules gloussent dans la cour où le chien se promène et renifle des restes de luzerne. On a donné aux vaches, on les entend meugler, qui donc les sortira? Même les chats sont nerveux, on les repousse maintenant comme le chien qui se plaint. Que se passe-t-il ici qui n'est pas habituel? L'oncle est revenu, il a dit que tout était prêt et qu'il ne fallait pas tarder, déjà on entendait les cloches de Saint Donatien. Il ne faudrait pas oublier la nasse aux anguilles qu'on doit porter avant la messe au cuisinier du Grand Bois... Et voilà, voilà la petite assemblée qui s'égrène le long du sentier, la mère est la première et puis vient la fiancée et la sœur qui suit, toutes marchent pieds nus et tiennent à la main leurs souliers vernis. L'oncle est déjà à l'embarcadère et le petit Robert marche derrière égrainant de l'oseille, on le pousse dans le dos, « haut les mains! » c'est le père qui boîte à la suite de la guerre, il porte une grosse sonnaille dont la tôle bombée heurte à chaque pas la boucle de laiton; « ding, ding, ding, c'est la vache à Maurice qui s'en va à l'hospice » ainsi est la chanson qu'il murmure.

Et la petite troupe va bon pas parmi les herbes des marais, les roseaux coupant qui sous le vent léger bruissent doucement et les iris d'eau dont le vert sensible adoucit le silence; voici le petit ruisseau qu'il faut franchir en sautant, relève ta robe blanche! L'herbe du sentier est molle comme une couverture de laine mais elle est fraîche et douce comme une mousse épaisse; et voici un rocher tout couvert de lichen gris et bleuté; je m'assoies pour remettre mes chaussures, ne salis pas ton pantalon de coton, ni ta veste de coutil. La petite troupe maintenant de ses pieds nus fait claquer les planches de l'embarcadère, l'oncle tient la corde d'attache, « la barque est avancée, Marquise! »; la mariée s'y installe et tous autour d'elle, la sœur joue de la flûte et l'oncle en dernier pousse de son pied l'embarcation qui dérive jusqu'au marécage dans lequel s'enfonce un peu sa proue, « c'est tout mou! ». L'oncle maintenant rame, chantons la ballade du fiancé qui cherche sa chérie: c'est le grand et fort fiancé, le fils du Khan de Jordanie qui a perdu sa chérie, « Yahani, Yahani »... La barque nage doucement dans l'eau noire en suivant un chenal étroit, on ne sait où l'on va, on ne voit rien devant, parfois l'étrave écarte des plantes resserrées, on touche des épaules de grands joncs, attention aux peluches qui s'accrochent aux cheveux et se mêlent aux tissus rugueux.

Sur un tertre, une butte, va et vient le fiancé, son chapeau enfoncé, il scrute les eaux du lac. Voici

que vient la barque, « il faut me dépêcher, prenons par le vallon et évitons les prés »... Les nuages stagnent au-dessus du lac dont les eaux frisent à peine et font entendre un clapot léger. On rase avec la barque l'île sauvage qui n'est couverte que de landes et de bois épais. On dit que n'y vivent que des êtres étranges; le Darou n'y vient pas mais la Claudette aux tresses et son chien Médor y mènent des danses nocturnes avec les esprit des mares qui sont de fins fils de laine invisibles aux yeux clairs... « Ce ne sont que des histoires, j'y viens couper la bruyère des morts et je n'en suis pas mort! », c'est Roger Toupet qui raconte sa nuit sur l'île à la table de l'auberge où déjà, « allez, ouste! », on les pousse pour qu'ils laissent la place au mariage de Mathilde. « Mais comment qu'il s'appelle, le fiancé? »

Blottis et puis froissées sont les énormes roses qu'on a mises dans un plat creux, toutes elles se bousculent et ont encore grossi durant la nuit. On a posé le plat sur la longue table du milieu, « enlève ces bêtes qui courent sur les pétales! » C'est ce que commande la mère de Juliette qui s'active au vaisselier, et Juliette s'ennuie et rêvasse à la fenêtre ouverte qui donne sur le lac. On entend la fontaine de la source abondante car il y a aussi la faible source qui se tarit tout d'un coup sans qu'on sache pourquoi... Roger Toupet: « moi, j'y ai passé la nuit et je n'en suis pas mort! » On dirait lorsque le silence se fait dans l'auberge joyeuse qu'on égrène doucement des notes aux cordes d'un luth léger qui joue des airs anciens, parfois on en jurerait: «tu entends, tu n'entends pas? » et l'on dresse la tête aux murmures des sources et du vent... Le vent passe par les fenêtres ouvertes et Juliette respire les senteurs encore vertes qu'il porte dans ses flux; c'est un vent irrégulier dont on aperçoit quelques courses vives sur le lac par ailleurs bien lisse. Le temps est au beau fixe remarque Roger Toupet sur le pas de la porte; « c'était un temps pareil, alors, je ne me suis pas méfié »

Ils vont dans une hâte heureuse par le chemin de la prairie portant quelques effets sans en être encombrés, marchant d'un pas léger en regardant l'auberge où l'on doit déposer aux cuisines la nasse aux anguilles et dans une chambre exprès des rechanges et de petits objets utiles. On les accueille avec les rires et les sourires; Roger Toupet, « ben mon yeu! » jure que la mariée est belle comme une princesse. Les bras de quelques proches s'ouvrent, on confie à l'oreille de petits arrangements et l'on donne conseil. Les étrangers se tiennent à l'écart et sourient. Sur le lac au loin, nage un grèbe qui chasse; « c'était comme ça, un grèbe tout comme celui-là chassait tranquillement et moi j'amarrais ma barque à une tige de roseau. J'étais en bottes pour ne pas avoir à la tirer. J'allais donc ramasser de la bruyère, il y en a de la belle dans ces coins! J'étais depuis une heure peut-être, à ramasser lorsque j'entendis un de ces bordels! Bon dieu, que je me suis dit, mais qu'est-ce que c'est? Nom de... », « Oh, Roger, doucement! », lui enjoint son compagnon. Roger Toupet jurait comme le curé de Moguer et la petite sœur de la mariée écoutait attentivement tandis que les autres s'occupaient et se dépêchaient. « Tu sais jouer de la flûte? » on le demande à la petite et elle joue quelques notes, mais s'arrête aussitôt, « et pourquoi tu t'arrêtes », « parce que! » « et parce que quoi? » demande Roger, « parce que c'est à toi de

raconter! », Roger secoue une de ses mains, content et admiratif, « houlàlà! » de la répartie. Deux canards nagent sans hâte tout au bord de la rive...

Voici que tout le monde est sorti et s'est rassemblé devant l'auberge, il va falloir marcher jusqu'à l'église qu'on ne voit pas. Derrière la colline se trouve le village, on y accède par un chemin plus large, bordé de vignes et de buissons. Des rosiers à petite fleurs et d'autres grimpants ont été plantés devant chaque rang afin de prévenir l'arrivée du mildiou, « c'est ainsi qu'on a toujours fait, ça ne marche pas à tous les coups » commente l'oncle qui avance avec la mère, laquelle soulève un pan de sa robe pour être plus à l'aise, la sœur regarde s'il ne se trouve pas des fraises des bois autour de trois grands sapins; elle a laissé la flûte et ne sait quoi faire de ses mains, parfois elle s'accroche à la culotte de son père ou pose le bras sur l'épaule de son frère; le jeune Robert tient un petit morceau de bois et de temps en temps frappe l'air violemment. Le père ne dit rien, sa fille lui tient le bras; on devine au loin dans une combe la fumée d'un feu; un faucon crécerelle au-dessus des avoines bat des ailes rapidement, « c'est le vol du Saint Esprit » déclare le père en se tournant vers sa fille, la future mariée, qui baisse la tête et admire ses souliers; et Robert demande « comment il reste sur place s'il bat des ailes? », « il bat pour maintenir l'équilibre » on ne sait mieux répondre et puis « presse-toi et toi aussi » Déjà, on descend le chemin jusqu'au bassin où l'on s'humecte le visage, « qu'est que je dois être rouge! ». Robert fait voguer son bâton et la jeune sœur l'éclabousse discrètement, « c'est une pichenette pour ta frimousse! »; « ouste, on s'en va! », il reste encore à parcourir la grande rue du village où stationnent des gens venus pour les voir, ils se montrent donc, se tiennent correctement dans leurs beaux habits, parfois ils s'arrêtent afin de bavarder un peu; on présente le petit qui a bien grandi, on s'attarde; la mère le dispute à l'oncle pour raconter ceci et ceci encore; et voici que les cloches sonnent à toute volée...

À l'auberge, le père du fiancé demande ci et ça afin que tout soit bien, il n'assiste pas à la messe, « il faut bien que quelqu'un s'en occupe! » dit il mais on sait que c'est un incroyant et puis c'est un homme dur. Roger Toupet s'est assis avec son compagnon, il déguste une bière fraîche, peut-être qu'il va faire chaud, « un sacré bordel, d'un coup les hérons ont poussé leur cri rauque; ça s'est mis à coasser; puis les canards ont filé en gueulant », Roger Toupet boit tranquillement et regarde au loin un unique nuage qui stagne au-dessus du lac, juste au-dessus de l'île; « c'est tout? », lui demande son compagnon. « Tu penses bien que c'est pas tout! » Mais il ne poursuit pas, du moins pas tout de suite car le père du fiancé est venu les saluer, lui et son compagnon qu'il connaît bien, ils sont de la même année. « Nous autres les aînés... » discourent-ils quelques temps mais il est bientôt l'heure de préparer les anguilles au vin; « dépêche-toi, René; on les a dépiautées! ». René, c'est le père du fiancé, jette du sel sur les corps qui se tordent et puis il fait revenir les herbes émincées dans le beurre avec les oignons. « Ça sent bon! Nom de nom » Roger Toupet en passe la langue sur ses lèvres et se rince à la bière; son compagnon de même boit tandis que sur le lac les choses sont immobiles et les eaux sans une ride. L'île au loin repose comme un petit monde étranger et mystérieux solidement installé avec ses arbres, ses landes et ses prés.

Les cloches ont cessé de sonner, les gens sont entrés dans l'église, le village est silencieux maintenant, un chien file sur le côté d'un char attelé, un cheval remue et des pigeons passent dans le ciel serein. Dans les étables, quelques vaches grosses ou de très jeunes veaux remuent les chaînes qui leur servent de licol; et la paille sous leur pieds craque tandis qu'ils mâchent le foin vert qu'on leur a servi; le bidon de gros lait que l'on donne aux jeunes nés traîne tout luisant de la bave que lèche un petit chat tacheté; des souris passent, et passe le temps... Roger et son compagnon ont fait quelques pas jusqu'à la rive du lac; « raconte alors, ce qui s'est passé! ». « Il s'est passé qu'alors que je revenais avec une pleine brassée de bruyère, j'ai vu ma barque filer; je l'avais mal attachée et le vent s'était levé, tu penses bien! ». Lorsque vient la nuit, le silence qui s'installe sur l'île est plus silencieux qu'ailleurs et puis il y fait plus froid car l'humidité y enveloppe davantage; cela est dû à quelques marais tourbeux et aussi à ce que l'ombre du Parhar l'obscurcit plus tôt. « Je me suis demandé comment j'allais faire pour rentrer et j'ai pensé que de l'autre côté, il y aurait peut-être la barque du vieux Sfar; j'ai pris par le milieu, ah, je m'en souviendrai! ». L'île en son milieu cache un ravin profond et les sentes pour l'éviter prennent des directions qui paraissent compliquées et désorientent le promeneur. On ne peut pas se fier aux traces car elles s'ébauchent ou s'affermissent suivant des lois qui échappent au bon sens; beaucoup disparaissent subitement et d'autres naissent de manière inattendue comme si des troupeaux de cervidés tantôt marchaient en file, tantôt sautaient en tous sens. « J'entendais les cloches de Mouning, je les connais; et je filais droit devant avec mes bruyères; oh, il n'était pas si tard qu'on n'y voye rien »; et puis on suit des petits sentiers et on se demande à chaque pas si c'est bien là qu'ils continuent, parfois on change de sentier; celui-là nous fait remonter, l'autre descendre trop bas, il doit y en avoir au milieu alors on enjambe des ronces et des fougères et ça nous fatigue un peu. Il faut s'arrêter pour reprendre son souffle et réfléchir un peu: le son des cloches vient par derrière, je l'avais devant on se demande alors si ce n'est pas l'écho qui résonne ainsi; on se retourne, on dresse l'oreille et voici que l'on voit un chevreuil et puis deux dans la combe qui broutent, déjà ils ont levé la tête et bientôt ils détalent et s'enfoncent dans le petit bois. « Des chevreuils, des faisans, t'en a plein sur l'île... »...

Et voilà que s'avancit imperceptiblement la nuit, et voilà que Roger Toupet perdait un peu de courage et sentait monter la crainte, « peur de quoi, on n'a pas idée! ». Passer une nuit dehors, ce n'est rien, mais voilà aussi que de sombres nuages vinrent obscurcir les prés et les sentes dans les herbes hautes; le ciel devint sombre comme si la nuit tombait, « j'te garantis que j'en menais pas large! Là-dessus, il s'est mit à pleuvoir, je trouvais un abri sous une roche plate...», « ben dis donc! » s'étonne le compagnon qui prend le verre à Roger, « la même chose? » et part vers l'auberge où l'on s'active; Juliette n'est pas allé à la messe car ce n'est pas jour de messe, c'est un jour de mariage, ce n'est pas pareil, on le lui a expliqué, « un jour, je me marierai aussi! »... Et la rive, et le lac, et le banc même où médite Roger Toupet se tiennent calmement à leur place car les souffles de vent ont cessé de remuer les choses; le soleil magnifique plombe le paysage, tout en

haut du Parhar qui surplombe l'île, les forêts immobiles reposent dans leur vert terni par trop de lumière vive. « J'ai pris par le bois; chaque arbre me semblait une sentinelle; plus tard, j'ai trouvé la cabane... », les deux hommes reprennent le bavardage, « t'as fait l'armée comme moi? », « si je l'ai fait! ». L'auberge de pierres en plein midi semble faiblir, la façade principale, qui se trouve au sud-est, perd un peu ses contours et les fenêtres la percent d'une ombre noire et dense. On a ouvert partout, déjà il fait trop chaud, dans les cuisines, on boit le vin blanc du pays qui désaltère bougrement!, dit-on. « Midi, ils ne seront pas là avant une heure! » Car il faut bien prendre le temps de serrer les mains, d'embrasser tout le monde et ne faudra-t-il pas accepter de boire quelque chose pour donner du plaisir; « et puis il y a le chemin à faire » ajoute la mère de Juliette qui boit avec les hommes sur le banc devant le lac qui miroite. « Chaque arbre une sentinelle... », « t'as pas fini avec cette histoire, je te dis qu'elle ne reviendra pas! »; la mère est une femme; elle en sait quelque chose, « t'en sais rien! » lui répondent les hommes et le temps se maintient durant lequel on ne dit rien.

Sur l'île, « des sentinelles partout, comme à la guerre! Pareil! » dit Roger, « tu vas pas parler de la guerre, un si beau jour! » s'offusque la mère et Roger la rassure. Il avait été impressionné par les longues figures de grands sapins aux branches démesurées qui bougeaient mollement sous la pluie et le vent, il s'était égaré sous leurs ombres espacées où rien ne poussait que des mousses et des herbes rases; il s'était dépêché et avait senti dans son dos les ombres avancer et le poursuivre; derrière une roche solitaire, il avait cru entendre le feulement d'un lynx, « il y en a! », « penses-tu! ». En tous cas, il avait ainsi descendu le ravin et devait le remonter alors que ses pieds mal assurés glissaient sur le sol pentu; et les herbes hautes qui parfois le dépassaient lui fouettaient le visage, et les ronces s'accrochaient à son pull de laine, à ses cheveux épais, griffaient ses mains et retenaient ses jambes, « t'as beau dire, ça te fout la trouille! ». Et puis la pluie coulait sur lui et les gouttes dans ses yeux déformaient les choses, un buisson se mouvait doucement comme une éponge vivante dans l'eau trouble de la mer, « qu'est-ce que t'en sais! » C'est pourtant l'impression qu'il avait eu, il le dit, comme si les plantes étaient des algues « à cause de la pluie, c'est sûr! » déclare et conclut son compagnon... Et puis voilà qu'il avait trouvé une cabane et qu'il s'y était installé; « où ça? » demande le compagnon qui suit des yeux quelques mouvements sur le lac. Un canard mâle tourne autour d'une femelle tandis que de petits canetons suivent en barbotant la mère indifférente qui glisse sous les arbres dans lesquels virevoltent des mésanges. On entend parfois les souffles que provoquent les vols; au sommet d'un tronc mort une sittelle regarde nerveuse les deux hommes et la femme. « En tout cas, cette nuit-là, elle est entrée.. », « qui ça? », « ben qui donc alors? »... Elle passait la nuit dans la cabane pour voir ce que c'était, elle n'était pas d'ici et voulait vivre des expériences, elle n'avait pas eu peur de l'homme seul, elle avait simplement dit qu'elle croyait l'île inhabitée. C'était une fille qui venait d'une grande ville où l'on ne s'étonne de rien; Roger l'avait donc connue, Graziella, cette nuit-là alors que l'orage battait son plein et qu'il s'était perdu dans le bois du ravin.

« Sacrée histoire! »

Les enfants sautent et roulent dans la prairie autour de l'auberge; il fait si beau; on boit debout dehors et puis on installe des bancs très lourds « qu'il faut se mettre à deux pour les porter ». Ça fait du bien d'étendre les jambes, une poignée d'hommes se tournent vers le lac et montrent un point sur les hauteurs, plusieurs points qui semblent bouger, « des chamois! » et tout le monde sourit car c'est un bon signe pour la mariée, le mariage et la maison; pour le mari, il faudrait une oie ou bien un épervier, c'est Roger qui le dit, il s'est approché de l'assemblée pour serrer des mains. Des buses planent très haut dans le ciel bleu, Roger accepte un verre qu'on lui offre et son compagnon aussi. Ne faut-il pas faire plaisir à tous? Roger est revenu au pays, on le lui rappelle; il n'a pas épousé une Mathilde du Sauzet parce qu'il avait couru en ville après une Graziella qui l'avait fait tourner bourrique, on ne le lui rappelle pas. Il est content de sa vie et les autres aussi, on est là pour se réjouir car voici la mariée au bras de son fiancé qui fait ses amitiés à tous, embrasse aussi sa sœur, son frère qu'elle va quitter et la petite Juliette qui voudrait bien se marier aussi. Pendant ce temps, les herbes du lac bruissent doucement sous la brise qui descend des montagnes environnantes, elles craquent aussi car il fait chaud, pourtant des souffles frais courent dans la prairie derrière l'auberge d'où s'en viennent les derniers arrivés. Il y a des villages au loin qu'on ne voit pas. Un torrent roule ses eaux d'un vert laiteux jusqu'au lac où il forme un petit delta, « c'est comme en Égypte! » annonce le petit frère et il y jette une pierre...

Et puis Roger avec son compagnon est retourné sur le banc au bord du lac, il n'est pas invité au mariage, on ne peut pas inviter tout le monde, il poursuit son histoire car il a commencé et son compagnon, « dis-donc, cette Gaziella, elle était si belle que ça! », « tu parles d'une charogne! »... Il pleuvait ce jour comme jamais; la pluie, on croyait qu'elle allait transpercer la cabane tellement il en tombait; elle est arrivée toute dégoulinante, « non elle n'a pas eu peur de moi, aussitôt elle m'a dit de me tourner et elle s'est changée, toute nue qu'elle s'est mise, je l'ai vue par la glace, une sacré fille! et puis elle a enfilé des vêtements qui étaient là dans un coffre; j'étais mouillé moi aussi alors », « alors quoi? », « alors tu va pas me croire, elle m'a dit de me foutre à poil! » , « pas vrai! », « et moi qui grelotait, j'te jure, j'en avais pas envie devant cette greluce; elle était bien belle, je te le jure aussi... » La belle Graziella était venue là pour s'étourdir un peu, se changer les idées et s'éloigner de son fiancé Rizio qui était coureur; elle s'était arrangée avec le vieux Sfar qui l'avait conduite sur l'île, on s'en doute et c'était là qu'elle pensait passer quelque jours; elle avait trouvé cet homme au deuxième jour et tout mouillé qu'il était avec ses bruyères, il était charmant, elle l'avait couché dans son lit et lui tout grelotant de froid avait cru à son bonheur « qui en était un, il faut dire car la fille était belle comme le jour»; c'est ce que raconte l'oncle tandis que tous ils se dirigent vers la grande table dont la vaisselle brille sur la nappe immaculée qu'on a parsemée de pétales. Chacun ensuite attend qu'on le place comme il se doit, « mais Mémé, tu peux bien t'asseoir! » cependant la grand-mère ne le fait pas « parce ça ne se fait pas». Ainsi, on discute entre temps autour des chaises qu'on remue et la petite Juliette se faufile du côté de Robert et lui

glisse dans la main un galet tout lisse de calcite; « c'est doux! »

Puis, la patronne de l'auberge du Grand Bois, « viens par ici Juliette! », se retire et dit qu'on peut passer à table; chacun est assis de travers sur un bord de sa chaise et discute avec ses voisins. On sert un vin frais pour commencer, il accompagnera les anguilles mais on en boit déjà pour attendre un peu, « doucement, doucement, je veux pas être obligé de passer les liqueurs »... Dehors sur le banc, les deux hommes poursuivent tantôt buvant, tantôt observant le lac vide et tranquille « Cette fille, tu peux me croire fit couler sur mon cœur du sucre et de la gnôle! ». Roger Toupet l'avait suivi jusqu'à la ville et il s'était promené sur les boulevards, fanfaronnant à son bras comme un soldat qui parade et puis ce fut la guerre. « Oh, ce n'est pas la guerre qui la lui a enlevée, c'est son fiancé qui la reprise; elle se pavanait pour le provoquer », précise l'oncle rapidement alors qu'arrive le plat d'anguilles, « moi, j'en mange pas », « et moi non plus » ce sont les enfants qui le disent... La guerre emporta bien des hommes loin de chez eux, elle en fit mourir beaucoup; elle prit le fiancé Rizio et, sur le quai d'embarquement, Graziella lui jura fidélité. « Qu'est-ce que je pouvais faire? » demande Roger en souriant; et son compagnon sourit aussi « j'sais pas! ». Il est déjà plus de deux heures, ils se lèvent pour partir « celle-là tu peux dire qu'elle m'a donné du plaisir! » conclut Roger en reposant son verre sur le bord de la fenêtre, il ramasse son chapeau et les deux hommes s'en vont par le chemin qui serpente entre la vigne vieille et un champ de blé encore vert. Le ciel bleu remue à peine sous les vapeurs qui montent jusqu'à lui, une buse plane et l'on entend son cri qui est comme une plainte, ce que remarquent les deux hommes, « je ne me plains de rien, affirme Roger, au contraire, je suis bien content d'avoir échappé à cette chipie! »; « t'es sûr? » lui répond son compagnon, « si chuis sûr, tu peux me croire! J'ai fait la sentinelle dehors toute une nuit qu'elle avait pas envie! » et ils s'éloignent encore. Puis, le compagnon prend du côté du Sauzet, c'est le mari à Mathilde du Sauzet et Roger le salue d'un grand geste du bras en marchant d'un bon pas du côté des Botney où se trouve son chalet. On entend des chiens qui jappent et quelques vaches qui meuglent dans les prés lorsqu'ils passent puis la combe retombe dans un silence léger où bruissent les insectes comme en été.

La barque se dandine sous le souffle léger d'un vent de surface, des bulles légères montent au travers de l'eau et des courants; au bord du lac, montent aussi des bruits de conversation et de remuements dans l'air sec et doux de l'après-midi; une petite croix d'argent heurte un verre de vin blanc, « ne bois pas trop! » conseille la mère à sa fille maintenant mariée, « ça ne me fait rien du tout » dit-elle à sa voisine, sa meilleure amie. « Elle est jolie ta croix », « c'est celle à mon frère qui est mort à la guerre! Tu veux l'essayer »... Et sous la table le petit Robert s'achemine jusqu'aux pieds de sa sœur, personne ne fait attention à lui et lorsqu'il saisit la croix que sa sœur a défaite de son cou, personne ne s'en étonne, il aimait tant son grand frère! Ensuite, il fait le fier avec et la met à son cou, « oh comme il est mignon! » Mais bientôt, voici la pièce montée qu'il faut découper « et ce chou pour la tante et celui-là, attention, il est gros ce sera pour qui? »; on passe les assiettes, qui en a? Qui n'en a pas? On boit du vin de glace qui accompagne si bien, il est si doux et si

parfumé qu'il cloue le bec aux plus bavards « un ange passe! » dit-on et les mariés s'embrassent, on applaudit..., mais qui donc a pris les rubans?

C'est Juliette sur le banc qui est avec Robert: « tu me prêtes la croix, je te donne les rubans... »

3

On ne prête pas la croix de son frère mort à la guerre, on ne la laisse même pas toucher par un étranger, une étrangère pas plus; pourtant ton frère il se serait marié, peut-être avec moi? Avec toi qui est toute petite, je suis plus grande que toi, prête-moi la croix, elle est si jolie. Tu peux la toucher si tu veux, regarde comme c'est doux; oh oui, c'est doux! Moi, j'aime bien la regarder, laisse-moi la prendre tout entière dans ma main; tiens, fais attention... Toi, tu touches les rubans, c'est doux aussi, oui, très doux aussi, c'est de la soie; la soie, c'est des vers qui font ça, ils tissent des cocons comme des petits nids... Chacun leur tour, ils portent la croix ou les rubans, ils vont ainsi gaiement sur la rive du lac jusqu'au ponton. Ils sautent dans la barque, s'assoient sur le banc de nage, tu reprends la croix, je reprends les rubans, tu la tiens bien, regarde comme ils sont lisses... Juliette est depuis longtemps pieds nus, elle fait tanguer la barque et Robert quitte ses chaussures pour en faire autant, y-a du roulis, y-a du tangage; et la barque tangue de plus en plus, ils tentent de se mettre d'un même côté pour la faire pencher encore davantage mais ils n'y arrivent pas. Le chien est venu les voir, il est sur le ponton et les regarde en geignant, alors ils le tirent par le collier, allez, viens! Mais le chien a peur, il glisse cependant, déjà deux de ses pattes pendent dans le vide; et puis un mouvement rapide, imprévisible, une vague peut-être ou le balant de l'esquif, et c'est la chute du chien, « plouf, plouf, plouf! » qui s'en sort bien vite et fuit vers l'auberge avant même qu'ils aient compris. Qu'y a-t-il donc à comprendre?

Le lac s'étire non loin d'eux et renvoie les petits échos fluets de leurs voix que submergent bientôt les airs d'accordéon et de hautbois. Le lac et la musique se mêlent sous les montagnes et le ciel bleu, « la musique ça coule et le lac c'est de l'eau »...

Et puis tout à coup, les jeunes mariés se sauvent, ils courent et les voilà qui sautent dans la barque: allez, ouste, du balais vous deux! Et dans la précipitation la croix tombe dans l'eau, « mince alors, la croix de mon frère! »... Les jeunes mariés filent sur le lac, ils rament dur, déjà ils sont très loin et ne forment qu'un point. Derrière ni devant, nous ne regarderons; dans quelle auberge iront-ils? Nul ne le sait... Juliette noue une épingle qui forme crochet à l'un des rubans puis ils tentent d'accrocher la croix mais elle s'est enfoncée dans la vase, bientôt, on ne la voit plus et les enfants admirent des poissons qui passent; ils voudraient bien pêcher mais « pêcher avec les beaux rubans de soie, on n'a pas idée! » C'est ainsi qu'ils se font gronder. Le ciel bleu et les montagnes semblent peser davantage sur les lieux tandis que les deux enfants marchent en silence sur le chemin de derrière qui longe le torrent dangereux et les cache des adultes et des vieux. « Moi, j'aimerais bien faire la guerre, taratata! » s'excite un peu Robert; « la guerre, c'est pas beau! » affirme Juliette; et ils se bousculent l'un l'autre comme s'ils voulaient se battre...

On vogue sur des lieux et l'on voit des images, la montagne, le lac et l'auberge sur le bord avec

des chaises dehors et un banc. La musique résonne à peine dans la combe qui est vaste et l'eau remue doucement contre les rives; une barque se dandine. « Les montagnes, elles te regardent! » et tous deux ils lèvent les yeux, ça donne le tournis... Le mariage a eu lieu, on se quitte devant la porte, déjà des groupes s'éloignent par les chemins, d'autres détachent des barques et c'est une petite flottille qui s'éloigne tandis qu'on entend le bruit de la musique car les musiciens restent avec les jeunes; on dansera toute la nuit... « Il fait un peu froid, tu ne trouves pas? » , « viens là, que je te réchauffe », les jeunes mariés sont arrivés. On parle à l'auberge d'aller les surprendre au matin car c'est la coutume; où précisément ont-ils pu coucher?. On se le demande et l'on suppose les lieux: Au Cerf Royal, Au Lit On Dort; peut-être Au Blanc Cheval du côté du Rizoux. Le père de la mariée vient en boitant, « cette maudite guerre! ». Il apporte la cloche qu'il confie au frère de Hans; «tu la leur sonnera bien; j'avais m'en aller, c'est plus de mon âge! ». .. À l'automne, les troupeaux descendront des alpages, alors les sonnailles tinteront et bientôt ce sera l'hiver, chacun dans son foyer veillera au chaud à ce que la soupe soit bonne. Mais nous sommes au printemps et il fait encore frais; « on leur sonnera la cloche pour les embêter »; « pour sûr, ils auront bien tout l'été pour se cajoler! » ainsi se conclut le départ du père qu'attend la mère sur la berge avec Robert qui baille et la petite sœur, « pour qui maintenant jouerais-je de la flute? », « pour le lac, regarde comme il est beau».

Puis, nous laisser bercer comme sur un esquif léger, sur le lac aux reflets noirs, argent ou bleus...